

# V - La foi à l'épreuve du handicap... ou la foi comme reconnaissance

*(Marcel Manoël – pasteur de l'Église Protestante Unie de France  
et président du conseil d'administration de la Fondation des Diaconesses de Reuilly)*

*Si j'ai bien compris la commande, il s'agit ce matin de proposer quelques données théologiques à propos du « croire ensemble » qui est le thème de ces journées. Pour coordonner nos deux interventions, Agathe Brosset s'est concentrée sur le « ensemble » et la dimension ecclésiale qu'il introduit. Et donc, je me concentrerai maintenant plutôt sur le « croire ». Mais j'essaierai de le faire non pas sous la forme d'un exposé généraliste mais plutôt d'une réflexion en situation : qu'est-ce que « croire » quand le handicap est là ? S'agit-il simplement d'adapter les modalités de notre croire ensemble ? Ou bien, notre « croire » lui-même est-il mis en cause, questionné, voire changé dans cette relation ? Je me propose donc de vous parler de la foi mise à l'épreuve du handicap.*

Le handicap est d'abord une épreuve pour la personne concernée et ses proches, pour leur vie, leur foi et leur persévérance, une épreuve qui parfois révèle des forces insoupçonnées, mais qui peut aussi ne pas être surmontée, épuiser les personnes ou conduire à des solutions extrêmes ! C'est aussi une épreuve pour celles et ceux qui s'efforcent de communiquer la foi à des personnes handicapées, épreuve pour leur compétence, leur capacité d'invention dans les moyens de communication, et leur disponibilité, et qui peuvent être parfois découragées par les difficultés apparemment insurmontables, les réactions incompréhensibles, ou le peu de réponse à leur engagement. De même pour les communautés qui essaient d'intégrer les personnes handicapées, parce que ce n'est pas facile ! Souvent, au-delà des premiers gestes de l'accueil que l'on fait volontiers par générosité et volonté d'ouverture, il n'est pas facile d'être sans cesse dérangé, interpellé, remis en cause, attentif, engagé...

Mais l'épreuve dont je voudrais parler c'est d'abord celle de notre foi. D'abord parce qu'il me semble qu'on ne peut pas s'engager dans un « croire ensemble » avec l'autre, quel qu'il soit, sans que notre foi n'en soit « éprouvée », au sens de soumise à vérification : d'abord parce qu'il n'est pas facile en général de « croire ensemble » avec des personnes différentes de nous,... par exemple qui ne partagent pas nos options politiques ou notre orientation sexuelle ! Et ensuite, parce que « croire ensemble » avec des personnes handicapées met notre foi au défi de façon particulière : sur les questions de sens (pourquoi ?) et sur celles de la communication et du partage, bref de la communion (comment ?). Mais cette mise au défi, parfois difficile et douloureuse, peut aussi être une occasion d'approfondir notre foi, et de la vivifier dans l'épreuve de cette rencontre.

Attention ! Il ne s'agit pas pour moi de faire l'apologie de l'épreuve, en oubliant ses aspects douloureux et difficiles, mais de proposer de rentrer dans l'épreuve aussi comme dans un chemin de foi. Les épreuves, ce sont des cailloux sur les chemins de nos vies : ils peuvent nous blesser, mais aussi empiercer le chemin et le rendre plus sûr.

## A. La foi au défi de notre quête de reconnaissance

Pour entrer dans la question du « croire ensemble », je voudrais d'abord la situer dans notre actualité : pourquoi nous posons-nous cette question, depuis quand, et dans quel but ?... Bien souvent, les questions théologiques sont déjà en partie traitées dès que l'on éclaircit leur

contexte ! Or, il me semble qu'il est important de réaliser que c'est de manière relativement récente que la question du « *croire ensemble* » se pose, en tout cas dans les termes actuels.

En milieu catholique, en effet, c'est une question qui concerne traditionnellement l'Église elle-même, et non d'abord le fidèle : c'est à l'Église qu'il revient de définir, d'entretenir et de vérifier le « *croire ensemble* ». C'est à elle qu'il revient d'enseigner la foi de manière à ce que chaque fidèle la reçoive et la vive de la manière la plus ample et la plus profonde possible. Le fidèle, lui, est appelé à faire confiance à l'Église et à ses ministres qui ont la charge de le conduire dans une démarche de croissance dans la foi, qui va de l'initiation à la plénitude du « *croire ensemble* ». Ainsi, « *la catéchèse est une éducation de la foi des enfants, des jeunes et des adultes qui comprend spécialement un enseignement de la doctrine chrétienne, donné en général de façon organique et systématique, en vue d'initier à la plénitude de la foi chrétienne* »<sup>33</sup>. Pour dire les choses de manière simpliste, à partir du moment où une personne est baptisée, fille de l'Église, le « *croire ensemble* » est là, au moins virtuellement, dans cette commune incorporation à l'Église, quelle que soit la manière dont cette personne croit, ressent ou exprime personnellement sa foi.

En milieu protestant, la situation est un peu plus complexe, car la question du « *croire* » ne dépend pas fondamentalement de la régulation ecclésiale, mais de la relation personnelle du fidèle avec Dieu. Là, la catéchèse « *a pour but de conduire à l'autonomie de la personne humaine, c'est-à-dire à la liberté de croire, de penser, d'agir, de juger sur la base de la gratuité du salut. Ce faisant, elle fournit à chacun des éléments lui permettant d'élaborer et d'affirmer son identité.* »<sup>34</sup>. L'accent est mis ici sur le caractère personnel de la foi. L'Église participe certes à cette construction, mais comme éducatrice, au service du fidèle. Calvin parlait d'elle comme la mère de tous ceux dont Dieu était le Père, une mère bien nécessaire pour conduire et protéger, ... et bien fous, pour Calvin, sont ceux qui prétendent s'en passer ! Mais une mère qui ne peut avoir une autorité ultime dans la relation entre le croyant et Dieu. La régulation ecclésiale existe bien (c'est par exemple l'Église qui rédige la confession de foi), mais l'essentiel est l'adhésion personnelle du fidèle ; d'où les catéchismes anciens en forme de questions-réponses destinés à vérifier (!) que le catéchumène a bien une connaissance et une adhésion personnelle à la foi telle que l'Église l'exprime. Cette prééminence du lien personnel sur la régulation ecclésiale avait deux effets principaux : la fragilité du lien ecclésial lorsque le « *croire ensemble* » n'était plus reconnu (la fameuse propension du protestantisme à se diviser !) ; mais d'autre part, la possibilité d'un « *croire ensemble* » par-delà les frontières ecclésiales : un protestant peut assez facilement reconnaître un "vrai croyant" parmi les membres d'une autre Église, même s'il en critique les principes ecclésiaux.

De manière générale, dans ce contexte – catholique ou protestant – le handicap n'était pas un obstacle fondamental au « *croire ensemble* ». D'abord parce que la personne handicapée avait une place dans l'ordre de la création. Saint Augustin, par exemple, faisait l'éloge de ce qu'on appelait la « *monstruosité* » car elle était, pour lui, nécessaire à la manifestation de la gloire de Dieu dans l'équilibre de sa création : « *Dieu, qui est le créateur de toutes choses, sait en quel temps et en quel lieu une chose doit être créée, parce qu'il connaît le rapport ou la disconvenance des parties de l'univers qui contribue à sa beauté. Mais comme nous ne le saurions voir tout entier, nous sommes quelquefois choqués de quelques-unes de ses parties, par cela seul que nous ignorons quelle proportion elles ont avec tout le reste.* »<sup>35</sup> Et Calvin souligne le fait que l'intelligence humaine est une grâce de Dieu en appelant à la « *reconnaissance à quoi il nous éveille suffisamment, en créant des fous et pauvres simples, dans lesquels il représente comme en*

---

33 *Catéchisme de l'Église catholique*, Mame & Plon 1992, point 5.

34 Église réformée de France, *Synode national de Nantes 1988*, décision

35 Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, livre XVI, chapitre VIII.

*un miroir quelle excellence* (ce qui signifie ici « médiocrité ») *aurait l'âme de l'homme si elle n'était éclaircie de sa lumière...* »<sup>36</sup>. Ce genre d'argument est aujourd'hui tout à fait inacceptable, mais il faut prendre acte de son caractère fondamentalement inclusif : le handicapé, même « *monstrueux* »<sup>37</sup>, est un humain – un fils d'Adam pour Saint Augustin – il a sa place dans la création et le plan de Dieu ; et, non seulement il ne met pas la foi en cause mais, d'une certaine manière, il sert à sa confirmation !

La question plus précise du « *croire ensemble* » avec des personnes handicapées et donc de la foi de cette personne handicapée ne se posait pas non plus, en tout cas dans les termes actuels. En milieu catholique, elle se jouait dans le lien ecclésial : la capacité d'intelligence de foi de la personne handicapée était secondaire par rapport à son lien d'appartenance à l'Église, un lien sacramentel (baptême, eucharistie...) ou participatif (assistance à la messe, connaissance de prières, de chants...), fut-il minimum. Et en milieu protestant, elle se jouait dans le mystère du lien personnel entre la personne handicapée et Dieu, mystère de l'immensité de la grâce de Dieu pour les uns ou de son décret souverain de prédestination pour les autres, mystère dont l'Église n'avait pas à juger<sup>38</sup>, mais qu'elle ne pouvait qu'accueillir. Ainsi, quand le pasteur John Bost construit sa chapelle de La Force (1846), et qu'il y prévoit des absidioles pour les épileptiques qu'il reçoit, la question n'est pas de savoir si ces épileptiques partagent la foi des employés des Asiles et des habitants du village qui constituent l'essentiel de l'assistance. C'est plutôt, à l'inverse, la conscience d'un « *croire ensemble* », dont la mesure appartient à Dieu seul, qui donne à ces malades une place dans le culte.

Ce tableau « *traditionnel* » est bousculé par les caractéristiques de la modernité actuelle – ou de la « *post-modernité* » selon certains sociologues :

- **la primauté de l'individu sur le groupe social** : on n'est plus disposé à accepter qu'un individu soit sacrifié au bien commun, et chacun a droit à se réaliser personnellement. Dans ce contexte, le handicap mental ou physique ne peut plus être reçu comme le nécessaire élément d'un tableau social dont il faut accepter les contrastes, mais il devient une question personnelle, un défi, voire un scandale ; la question n'est plus « *quel rôle pour le handicapé dans la société ?* » mais « *pourquoi lui ?* », « *pourquoi moi ?* », « *pourquoi cette injustice ?* ».

- **la primauté de l'autonomie individuelle sur l'insertion sociale** : chacun de nous est requis d'« *être lui-même* », de se construire par rapport à ses potentialités, ses désirs, ses projets, et le but d'une éducation moderne, qu'elle soit parentale ou scolaire, c'est de développer cette faculté – c'est-à-dire aussi ce droit et ce devoir ! – d'être l'auteur de sa vie, et non plus de former des enfants obéissants ou des citoyens bien insérés (on voit les débats qui renaissent autour du retour à l'école de « *l'instruction civique* » !). En matière de foi, la question ne peut plus se limiter à celle de l'appartenance de la personne handicapée à la communauté ecclésiale, ou de l'accompagnement que cette communauté peut lui proposer, mais elle se centre sur la question de la capacité de la personne handicapée à être l'auteur de sa propre foi, et donc à pouvoir recevoir des témoignages, pouvoir comprendre ou ressentir, et pouvoir participer de manière personnelle.

- **la primauté du ressenti sur le raisonnable** : il est plus important aujourd'hui de vivre quelque chose ensemble que de le concevoir intellectuellement, et la communication passe beaucoup plus par l'émotion que par l'explication. Dans ce contexte, l'explication théologique du handicap n'est plus « *recevable* », et la question du « *croire ensemble* » devient une question existentielle, la question du « *ressenti ensemble* » : que pouvons-nous partager, vivre ensemble ? Est-ce que la célébration cultuelle va permettre à la personne handicapée de vivre quelque chose de vrai et de fort avec les autres et avec moi ?

---

36 Jean Calvin, *Institution chrétienne*, livre II, II, 14.

37 La notion de "monstre" ne comportait pas obligatoirement un rejet, mais indiquait d'abord un écart avec une norme. Par exemple, Diderot qualifiait la femme de « *monstre de l'homme* », ce à quoi Julie de Lespinasse (1732-1776) répondait que c'était l'homme qui était un « *monstre de la femme* » !

38 J'ai questionné une historienne sur ce qu'il en était des personnes handicapées mentales par rapport au catéchisme en forme de question/réponses, mais je n'ai pas eu pour l'instant de réponse !

Le « *croire ensemble* » se trouve ainsi mis au défi d'une quête de reconnaissance :

- reconnaissance de sens pour la vie de la personne, avec ce que cela peut entraîner pour son entourage ou pour la communauté chrétienne,
- reconnaissance de l'autre handicapé comme un être pleinement humain, et non seulement comme un être diminué ou imparfaitement humain,
- reconnaissance de partage, de « *vivre ensemble* », nécessaire à la reconnaissance d'un sens comme à celle de la personne de l'autre.

C'est pourquoi, c'est avec ce thème de la reconnaissance que je vous propose de travailler la question de la foi, du « *croire ensemble* ». Vous savez d'ailleurs que ce thème de la reconnaissance a servi de fil conducteur au philosophe Paul Ricoeur pour faire à la fin de sa vie un parcours « *récapitulatif* » de son œuvre<sup>39</sup>, mettant ainsi ce thème au premier plan de sa réflexion pour répondre aux défis de la société contemporaine.

## B- Foi et démarche de reconnaissance

Le thème de la reconnaissance, avec ce qu'il comporte de mouvement, de dynamisme, n'est pas étranger aux définitions traditionnelles de la foi, même s'il n'y est pas toujours mis en lumière. J'en cite deux, l'une catholique récente, l'autre protestante traditionnelle :

Dans le Catéchisme de l'Église catholique (1992) :

26 :...*La foi est la réponse de l'homme à Dieu qui se révèle et se donne à lui, en apportant en même temps une lumière surabondante à l'homme en quête du sens ultime de sa vie.*

150 : *La foi est d'abord une adhésion personnelle de l'homme à Dieu ; elle est en même temps, et inséparablement, l'assentiment libre à toute la vérité que Dieu a révélée.*

Cette définition, tout en posant la foi comme réponse humaine, insiste fortement sur le donné premier de l'acte révélateur de Dieu qui suscite cette réponse, le donné d'une lumière surabondante sur le sens de la vie, une vérité révélée. Si la foi est une réponse, elle n'est pas n'importe quelle réponse, mais la réponse suscitée par la puissance de l'intervention de Dieu. Le point 154 du catéchisme insiste d'ailleurs sur le fait que « *Croire n'est possible que par les secours et par la grâce intérieure du Saint-Esprit* ». Et le point 891 objective en quelque sorte ce donné de foi en rappelant que lorsque, par son Magistère suprême, l'Église propose quelque chose « *à croire comme étant révélé par Dieu* » et comme enseignement du Christ, « *il faut adhérer dans l'obéissance de la foi à de telles définitions* ».

On peut donc dire que la réponse de la foi suppose un dialogue de reconnaissance. Il ne peut y avoir de réponse s'il n'y a pas d'écoute et de réception de la proposition. Il ne peut y avoir découverte de sens s'il n'y a pas la puissance d'illumination de la révélation divine, que l'Église, par son Magistère, doit présenter et attester. Il ne peut y avoir d'adhésion à la vérité s'il n'y a pas de disponibilité à la révélation proposée par l'Esprit.

Ainsi, autant l'Église tient à affirmer qu'il y a une vérité dogmatique de la foi, autant elle peut recevoir et accompagner des parcours de foi différents, les parcours de celles et de ceux qu'elle appelle à reconnaître la vérité de la révélation et qui lui font confiance dans ce chemin de reconnaissance.

Les définitions protestantes reprennent les mêmes thèmes : la foi comme réponse humaine à l'œuvre de Dieu, la foi comme œuvre de l'Esprit, la foi comme obéissance, mais en insistant sur le caractère personnel de cette démarche. Par exemple, dans le Catéchisme de Heidelberg (1563) :

---

<sup>39</sup> Paul Ricoeur, *Parcours de la reconnaissance* – Stock 2004.

### Question 21 : Qu'est-ce qu'une vraie foi ?

*Ce n'est pas seulement une connaissance certaine par laquelle je tiens pour vrai tout ce que Dieu nous a révélé dans sa Parole, mais c'est aussi une confiance pleine et entière que le Saint-Esprit produit en moi par l'Évangile, et qui m'assure que ce n'est pas seulement aux autres, mais à moi aussi que Dieu a offert la rémission des péchés, la justice et le salut éternels, par pure grâce, par le seul mérite du Christ.*

On trouve là un écho de l'insistance de Luther sur le « *pour moi* » constitutif de la foi : la foi n'est pas seulement connaissance extérieure, mais appropriation personnelle. Ou, plus exactement elle est le double mouvement d'une auto-appropriation croyante et de l'action du Christ : Luther décrit ce double mouvement avec l'image du « *joyeux échange* » : le croyant peut s'approprier par la foi ce que le Christ possède (la justice, la plénitude, la félicité...), tandis que – et parce que – le Christ se charge de son péché et de son vice. Le croyant est ainsi plus qu'un « *connaissant* » ou qu'un « *obéissant* » mais un « *re-naissant* », un être nouveau : « *La foi est une œuvre divine en nous, qui nous transforme et qui nous fait naître de nouveau en Dieu ; elle tue le vieil Adam, fait de nous un homme tout autre, transformant le cœur, l'âme, les sens et toutes les forces, et apporte avec elle l'Esprit Saint.* »<sup>40</sup>

Du « *renaissant* » au « *reconnaissant* » il n'y a qu'un pas, (j'y reviendrai !) que je vous propose de franchir, en réfléchissant à la foi comme un chemin de reconnaissance à triple dimension : reconnaissance de Dieu, reconnaissance de l'autre et reconnaissance de soi-même.

## C- Croire ensemble : un chemin de reconnaissance de Dieu

D'une manière générale, la rencontre de l'autre est, dans la Bible, souvent une occasion de surprise pour la foi. Et ceci d'autant plus que la rencontre est « *dépaysante* » ou « *décalante* », comme la rencontre avec un étranger, un malade, un handicapé...

Par exemple la rencontre relatée par Luc (7, 1-10) de Jésus avec le centurion de Capharnaüm, qui vient lui demander du secours pour son esclave en fin de vie, est l'occasion d'une découverte étonnante : « *Même en Israël, je n'ai pas trouvé une telle foi...* » ! Ou la rencontre avec la femme cananéenne (Matthieu 15, 21-28) qui amène Jésus à comprendre sa mission (« *Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël* ») de manière plus large, là aussi avec une vision nouvelle de la foi : « *Femme ta foi est grande... !* ». La foi est ici plus qu'une croyance confiante, mais elle comporte une nouvelle compréhension de Dieu, une vision de Dieu autre que ce qui était considéré comme la compréhension ou la vision religieusement ou théologiquement correcte.

De même dans le récit de Matthieu (17, 14-21) de l'échec des disciples à guérir un enfant lunatique, avec le commentaire de Jésus : « *C'est à cause de la pauvreté de votre foi. Car... si vous aviez de la foi gros comme un grain de moutarde...* » Le récit suit celui de la transfiguration, où les disciples voient Jésus s'entretenir avec Moïse et Élie : y a-t-il racine de foi plus sûre pour des disciples du Messie?... Et pourtant le choc avec la réalité souffrante du père de l'enfant malade met en question cette foi messianique... Il s'agit bien, encore une fois, de quelque chose de plus large que de la foi comme puissance thérapeutique, mais de la foi comme vision de Dieu, appropriation de Dieu. C'est cette foi qui est mise en question, comme le montre bien, en contraste, la réaction au geste de Jésus qui libère l'enfant de l'esprit impur et le rend à son père : « *Tous étaient frappés de la grandeur de Dieu* ». On pourrait multiplier les exemples où la confrontation avec la maladie (les lépreux), la souffrance (le possédé de la Décapole), l'étrangeté (Zachée) ou même le péché (la femme adultère) est une épreuve pour la foi, qui aboutit à une autre vision de Dieu.

---

40 Luther, *Commentaire de l'épître aux Romains*.

Cette remise en question de la foi en Dieu se joue de manière essentielle autour de la rencontre de Jésus. Un des textes les plus significatifs à cet égard est sans doute le dialogue entre Philippe et Jésus d'après l'évangile de Jean (14, 6-11). Ce dialogue est lancé par l'étrange – et hérétique en milieu juif ! – proposition de foi lancée par Jésus : « *Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi* ». Proposition radicale car le « aussi » ne peut pas être compris au sens d'un surplus, d'un complément comme si la foi en Jésus était une option de la foi en Dieu, mais au sens d'une identité : la foi en Jésus c'est la foi en Dieu, et la foi en Dieu c'est la foi en Jésus. C'est ce qu'indique sans ambiguïté le dialogue qui suit. À Philippe qui demande « *Seigneur montre-nous le Père et cela nous suffit !* », Jésus répond : « *Je suis avec vous depuis si longtemps, et cependant, Philippe, tu ne m'as pas reconnu ! Celui qui m'a vu a vu le Père...* ».

La foi est ici question de reconnaissance, de reconnaissance de Dieu. Ce mot me semble ici mieux rendre compte que celui de « *connaissance* » du caractère impliquant de ce mouvement : on peut « *connaître* » beaucoup de choses... qui n'ont aucune importance (!), alors que « *reconnaître* » implique : reconnaître sa responsabilité, reconnaître une personne, partir en reconnaissance, être reconnaissant...

**La foi, comme reconnaissance, c'est le cheminement par lequel, de manière incessante, nous sommes appelés à reconnaître Dieu en le distinguant de l'idole.** C'est ce que Philippe est invité à faire quand Jésus l'appelle à le reconnaître, en changeant l'image du Père qui était la sienne, l'image qu'il voulait voir, son « *idole* ».

La problématique de Dieu et de l'idole sous-tend la question de la foi dans toute la Bible. On en néglige souvent la portée car on entend par « *idole* » quelque représentation frustrée et primitive... Mais l'idole est au contraire la représentation de ce qui est le plus noble, le plus beau, le plus désirable, le plus puissant : l'idole d'aujourd'hui, au-delà de l'Argent et du Pouvoir, c'est le « *Moi* » capable et autonome qui est la norme de l'individu moderne (« *sois toi-même !* »). En matière religieuse, l'idole suprême, c'est Dieu : je veux dire mon image de Dieu, ma conception de Dieu, mon rapport avec Dieu, le dieu qui fonde mes valeurs et donne sens à ma vie... En formulant ainsi la notion d'idole, j'indique déjà que nous avons besoin d'idoles, de représentations de Dieu qui nous permettent de construire et de dire notre foi, depuis les images de Dieu les plus simples (un verset biblique, un lieu ou un temps spirituel, une personne qui a marqué notre foi...) jusqu'aux plus élaborées (une parole fondatrice, un concept théologique, une dogmatique...). Mais ces images/idoles de Dieu doivent sans cesse être interrogées, mises en cause, voire déconstruites par la Parole de Dieu, la Parole incarnée en Jésus de Nazareth, la Parole entendue par l'Esprit, qui nous fait avancer ainsi dans un chemin de reconnaissance.

Ce travail de reconnaissance se fait dans la rencontre, particulièrement la rencontre de l'humanité dans sa vérité limitée, fragile, handicapée et mortelle. Pour moi, c'est sans doute la rencontre du Christ en croix que décrit l'hymne de l'épître aux Philippiens (2, 5-11) qui constitue le lieu ultime de cette démarche de reconnaissance :

*Jésus-Christ, qui est de condition divine, n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de Dieu mais il s'est dépouillé, prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes, et reconnu à son aspect comme un homme ; il s'est abaissé devenant obéissant jusqu'à la mort, à la mort sur une croix. C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé et lui a conféré le Nom qui est au-dessus de tout Nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, dans les cieux, sur la terre et sous la terre, et que toute langue confesse que le Seigneur c'est Jésus Christ, à la gloire de Dieu le Père.*

Cet hymne ne décrit pas un processus par lequel un temps d'abaissement aurait permis à Jésus d'être reconnu comme le Seigneur, un peu comme une « *traversée du désert* » permet

parfois à nos hommes politiques de se faire oublier un temps pour ressurgir ensuite plus fort ! S'il en était ainsi, puisque Paul propose cet hymne comme une référence pour le comportement des chrétiens, cela voudrait dire qu'il les incite à une humilité passagère (feinte ?) pour un triomphe final ! Ce qui n'est pas le cas : l'attitude du serviteur n'est pas une tactique, mais une attitude de vérité, une vérité de « *l'être chrétien* », et plus généralement une vérité de « *l'être humain* » tel qu'il est révélé par la Croix. De même donc, la Croix n'est pas un passage obligé pour la gloire, mais elle est déjà élévation en gloire (ce que de nombreux artistes ont bien su rendre). Ce n'est pas « *malgré* » mais c'est « *dans* » son humanité affaiblie et mortelle, dans sa similitude avec les humains que Jésus est reconnu Dieu.

Le Christ en croix, mort et ressuscité, est la Parole qui sans cesse interroge nos images de Dieu, brise nos idoles de Dieu. Jésus y porte les stigmates du crucifié, les signes de la déchéance : sur la croix, il est un dieu minable vidé de toute prétention à la divinité, un dieu méprisable qui meurt comme un esclave, un dieu qui se révèle seulement humain... C'est en regardant à celui-là que nous sommes invités à reconnaître Dieu. Et que nous sommes appelés à reconnaître dans ces stigmates du Christ les signes de la divinité, les signes du vrai Dieu dépouillé des oripeaux de la puissance, de la richesse, de la supériorité et de la gloriole de l'idole.

Croire ensemble avec des personnes handicapées, ce n'est pas seulement tenter de transmettre la foi malgré le handicap, mais c'est travailler ensemble à déconstruire nos idoles de Dieu pour reconnaître Dieu à la mesure de l'humanité dans sa faiblesse.

## **D- Croire ensemble : un chemin de reconnaissance de l'autre**

Si la foi est un chemin de reconnaissance de Dieu, elle est aussi celui de la reconnaissance de l'autre. Il ne s'agit pas ici d'un « *en plus* » mais d'une similitude, comme le second commandement, « *Tu aimeras ton prochain* » est semblable au premier « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu...* ». Et dans cette reconnaissance de l'autre, la reconnaissance de l'autre faible est proprement « *cruciale* ».

Je voudrais le montrer avec le récit du chapitre 3 des Actes des Apôtres, généralement intitulé « *La guérison de l'infirme de la Belle Porte* ». Il s'agit du premier acte après la Pentecôte, en quelque sorte d'un acte inaugural d'un nouveau temps, celui de l'Église. Et, dans l'œuvre de Luc, il s'agit bien de montrer que c'est l'œuvre de Jésus qui continue au travers de ses disciples : le récit rappelle celui des guérisons de Jésus, comme celui du paralysé de Capharnaüm (Luc 5, 17-26) qui laisse la foule aussi stupéfaite que celle du Temple.

On souligne en général le bouleversement qui s'opère autour de la proclamation du nom de Jésus-Christ, qui constitue le centre littéraire de ce texte construit en miroir :

- avant : il y a la liturgie de la prière de 3 heures, après : une foule stupéfaite et désorientée,
- avant : il y a un mendiant à la porte, après : un homme dans le temple
- avant : l'homme regardait ceux qui entraient et qui ne le regardaient pas, après : c'est lui qui est vu, et il est au centre de l'attention
- avant : il y a un infirme, après : un homme debout...
- etc...

Ce bouleversement s'opère autour de la confession de foi. Pierre et Jean ne donnent rien, ils le disent bien, seulement le Nom de Jésus Christ le Nazôréen, c'est-à-dire leur confession de foi, la confession de foi de la première communauté, dans une de ses formes les plus primitives : « *Jésus de Nazareth est le Christ* ». Remarquez que nous retrouvons là un écho de l'hymne aux Philippiens et de sa finale en forme de confession de foi : « (Dieu) *lui a conféré le Nom qui est au-*

dessus de tout Nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, dans les cieux, sur la terre et sous la terre, et que toute langue confesse que le Seigneur c'est Jésus Christ, à la gloire de Dieu le Père... ». Donner le Nom de Jésus à un infirme, ce n'est pas seulement invoquer un thérapeute aussi réputé que contesté, mais c'est bien mettre sa foi à l'épreuve, c'est la donner, l'abandonner à l'infirmes. La confession de foi, ici, n'est pas simple transmission (avec ce que ce mot peut signifier d'attente de conformité entre ce qui est émis par le transmetteur et ce qui est reçu par le récepteur) mais don. Il ne s'agit pas que l'infirmes adhère à la foi de Pierre et Jean, mais il s'agit qu'il se saisisse du Nom donné pour construire sa vie avec. Il me semble que cet acte originel de confession de foi devrait nous faire réfléchir sur la nature de la prédication de l'Évangile en général et de la catéchèse en particulier : s'agit-il seulement de transmission ?... Ou plus radicalement de don ?

Mais je voudrais souligner que la conséquence principale de cet acte de confession de foi, c'est la reconnaissance de l'autre : « *On le reconnaissait : c'était bien lui qui se tenait, pour mendier, à la Porte du Temple.* » Pour moi, le vrai miracle de ce récit, le vrai résultat de la confession de foi donnée, c'est le fait que cet homme est maintenant « reconnu » : c'est bien l'homme de la porte, mais il est reconnu dans le Temple, c'est bien le mendiant qui quêtrait, mais c'est l'homme qui loue Dieu ; c'est bien l'infirmes, mais c'est un homme debout... Un infirmes qui se redresse, ce n'est pas un très grand miracle, mais une foule qui « *reconnaît* » – au sens fort du terme – un handicapé, c'est un changement de la vision de l'autre, un changement du cœur, bref une conversion qui est de l'ordre du miracle !

Je parle de « *miracle* » car c'est bien là ce que notre société n'arrive pas à accepter, aujourd'hui encore ! Dans son étude « *Corps infirmes et sociétés* »<sup>41</sup> Henri-Jacques Stiker montre que la politique de traitement des handicaps par le « *droit à compensation* », pour généreuse qu'elle soit – mais aussi souvent frustrante ! – est encore un moyen de ne pas accepter pleinement l'autre avec sa différence, mais d'essayer encore de réduire, voire de nier, cette différence en faisant « *comme si* »...

Le trouble qui suit cette reconnaissance n'est pas anodin, et il renvoie à l'émoi de la révélation de Dieu : dans cette reconnaissance de l'autre, c'est une reconnaissance de Dieu qui est impliquée : toute une conception de Dieu marquée par les caractéristiques exclusives d'un culte (l'infirmes n'y avait pas sa place) s'effondre, et la communauté (éphémère) inclusive qui se constitue à ce moment-là dans le Temple autour de la reconnaissance de l'infirmes est le lieu d'une reconnaissance nouvelle de Dieu, celle du Dieu de son Serviteur Jésus, crucifié, mais dont le Nom agit,... ce que Pierre va expliciter dans le message qui suit.

## **E- Croire ensemble : un chemin de reconnaissance de soi-même**

Si la foi, et particulièrement le « *croire ensemble* », est une démarche de reconnaissance de Dieu, de reconnaissance de l'autre, c'est aussi une démarche de reconnaissance de soi-même.

Je voudrais dire ici simplement que, pour moi, la rencontre avec des personnes handicapées – mon beau-frère autiste, avec mon épouse éducatrice spécialisée de son premier métier, en suivant des groupes de catéchèse spécialisée, puis actuellement le contact avec des personnes gravement handicapées (EVC-EPR : Etat Végétatif Chronique - Etat Pauci-Relationnel) ou atteintes des maladies du vieillissement ou en fin de vie – a été une rencontre essentielle, qui m'a amené à faire bouger mon image de l'humanité, mon image de Dieu, et donc mon image de moi-même.

La démarche de foi comme démarche de reconnaissance de l'autre et de Dieu n'est pas seulement une démarche intellectuelle ou affective. Mais elle est une démarche vitale, une nouvelle naissance.

---

41 Henri-Jacques Stiker : *Corps infirmes et sociétés – Essais d'anthropologie historique*, Dunod, 3<sup>ème</sup> édition en 2005



Dans « *reconnaissance* », il y a l'idée (exprimée par le préfixe "re") de quelque chose qui se fait à nouveau, qui se renoue, se renouvelle. Et il y a aussi (avec le son "co") l'idée de lien, de relation, de solidarité (on retrouve ici l'intensité du « *pour moi* » luthérien). On peut aussi entendre « *naissance* ». L'étymologie, certes, le discute... En latin, le « *nascere* » de « *naître* » et le « *noscere* » de « *savoir* » ont peut-être un lien, peut-être dans une origine indo-européenne commune, que reflète aussi le « *ginôscô* » grec. En hébreu, la racine « *Yâda* », très utilisée pour parler de « *connaissance* » et de « *reconnaissance* » désigne aussi la relation sexuelle qui fait naître. Mais, en tout cas, la Bible nous suggère bien cette compréhension de la reconnaissance de Dieu comme une naissance, comme le proclame le Prologue de l'évangile de Jean :

« À ceux qui l'ont reçu, à ceux qui croient en son nom, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu. Ceux-là ne sont pas nés du sang, ni d'un vouloir de chair, ni d'un vouloir d'homme, mais de Dieu. »<sup>42</sup>

Au fond, on peut comprendre **reconnaître** comme **naître – à nouveau – avec**.

**Reconnaître l'autre**, c'est **naître, à nouveau, avec l'autre**. Accepter que la rencontre avec l'autre me change. Pas seulement lui, avec ce que je peux lui apporter, mais moi, en relation avec ce qu'il est. Le « *croire ensemble* » avec l'autre, et particulièrement avec l'autre handicapé, comporte donc une invitation non seulement à l'accepter, à faire des efforts quand c'est nécessaire pour entrer en relation, pour partager... mais une invitation à re-naître avec lui, à me re-comprendre avec lui, à me re-constituer à sa mesure...

Et **reconnaître Dieu**, c'est **naître, à nouveau, avec le Christ, à Dieu**.

Ce que Nicodème a eu tant de mal à comprendre dans le dialogue qu'il avait entamé avec Jésus pour mieux savoir qui il était : « *Comment un homme pourrait-il naître s'il est vieux ?* »<sup>43</sup>. Ce à quoi Jésus répond : « *En vérité, en vérité, je te le dis : nul s'il ne naît d'eau et d'Esprit, ne peut entrer dans le Royaume de Dieu* ». Une déclaration qui ne peut être comprise de manière exclusive, mais au contraire comme une description de la puissance de l'Esprit qui bouscule toutes nos barrières, de vieillesse comme de raison ou de handicap, parce qu'il est l'Esprit du Dieu « *qui a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils... pour que tout humain qui croit en lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle*. »<sup>44</sup>

La foi est ici « *travaillée* » par l'épreuve de la croix : elle est reconnaissance de Dieu dans son Fils donné, reconnaissance de l'autre comme aimé, et de soi-même comme appelé à la vie.

---

42 Évangile de Jean 1, v. 12

43 Jean 3, 4

44 Jean 3, 16

